

IN-SALAH

A PROPOS DU TOUAT

Il y a dans le Sahara, à 420 kilomètres au sud de Laghouat, à 880 d'Alger, à 2400 de Paris, un village de pierraille enveloppé d'un mur, posé de travers sur un petit rocher, et des palmiers en contrebas près d'une lagune d'eau saumâtre. Tout autour, un cercle de plaines nues, dont les bords tremblent dans l'air, est piqueté de tentes noires, aplaties comme de grands oiseaux morts. Ils sort de ces tentes des nomades bruns tannés par le vent et durs comme des pierres ; et tous regardent partir un officier français monté sur un chameau de course blanc, les jambes allongées des deux côtés d'un pommeau de selle taillé en croix, à la mode des Touareg. L'officier est vêtu de blanc, coiffé de blanc, et le bas de ses manches est rayé de trois galons d'or. Derrière lui, quarante chameaux gris-clair ou fauves, fins comme des lévriers, harnachés de longues bandes de cuir vert et noir, portent sur leurs selles pareilles des tirailleurs aux pantalons bleus. Où donc est leur caserne ? La France dort sur la terre et sous un toit de palmes à El-Goléa.

L'officier part en reconnaissance dans la plaine vides. Il laisse au pied du village son lieutenant, un interprète et trente tirailleurs qui partiront à leur tour quand il reviendra. Ses hommes sont des Kabyles qui vivaient comme lui dans des maisons, et qui sont devenus sous ses ordres des buveurs d'air. Ils ne songent pas plus à leurs *tiddar* entourés de cactus et ombragés de frênes, qu'ils ne regrettent le boulevard d'Alger au bord duquel les hiverneuses s'accourent en face du golfe bleu et du Djurdjura neigeux. Ils coupent le vent au trop de leurs montures légères, et la terre inconnue s'ouvre devant eux, tantôt plate et dure comme un océan de pierre, tantôt sablonneuse et douce comme un grand lit, effroyablement usée sur de grands espaces, puis tout à coup souriante sous de longs colliers d'arbrisseaux verts, dans la vallée d'une rivière antique dont les eaux ont disparu. Des rochers isolés, très lointains, pareils à des îlots, leur servent de guides. Des flots d'air poussés des bords du Soudan, du Nil ou de l'Atlantique à travers des solitudes absolument pures gonflent leurs poitrines, et peu à peu ils revivent la vie libre et puissant des barbares des âges héroïques, Arabes et Tartares, qui ont deux fois renouvelé le monde.

Ils vont loin ainsi. Un peu d'eau qu'ils emportent, quelques poignées de farine et des lanières de viande séchée leur suffisent comme aux Touareg leurs rivaux, et d'ailleurs les

puits ne manquent pas dans ces régions qui ne sont mortelles qu'aux hommes alourdis. Leurs admirables bêtes, qui peuvent franchir cent kilomètres par jours pendant une semaine, allongent leurs jambes et leurs cous de gazelles, et le sol noirâtre ou blanc fuit sans sous devant eux. Ils s'arrêtent où bon leur semble, sondent le sable, étudient des pistes ignorées comme les lignes d'un livre qu'ils épèlent, vont au Sud-Ouest, puis au Sud-Est, puis piquent droit vers le Sud. Quel beau moment et quelle secrète joie ! Les voilà qui descendent dans la vallée de Moungar entre des chaînons de petites dunes. Des buissons de tamarins et de genêts aux brindilles fines couvrent les bas-fonds ; des touffes de toulloul qui ressemblent à de joncs très délicats, bordent les pentes sablonneuses ; ça et là des jujubiers, des acacias épineux, des pistachiers aux dômes arrondis et au feuillage sombre, semblent des restes de forêts détruites. A gauche se profilent des champs de pierre infinis, à droite le sol se relève en falaises, bordures échancrées d'un haut plateau. La rivière souterraine qui coule à trente mètres sous leurs pieds irait, si rien n'interrompait sa pente naturelle, jusqu'au pays des noirs. Où sont-ils au juste ? A 450 kilomètres d'El-Goléa. Une ligne noire paraît dans le Sud-Ouest, un trait d'encre sur le bord de l'horizon derrière lequel le soleil va disparaître dans une nuée d'or. Allons, encore un kilomètre. Le trait s'allonge et s'épaissit. Halte-là. Ce sont les palmiers d'In-Salah. On ne va pas à In-Salah.

Fascinante et haïssable bourgade, ou plutôt ramassis de bourgades où la cotonnade de Rouen s'échange contre des esclaves, où les Saints du désert libyque fraternisent avec ceux du détroit de Gibraltar, où les plus vieilles races et les plus vieilles idées du globe se heurtent aux plus nouvelles, république pareille à celle de l'Italie du moyen âge, d'où s'élève contre nous un long cri de mort ! Excepté un voyageur, un seul, l'Allemand Rohlf, qui jura sur son honneur qu'il n'était pas chrétien, aucun de ceux qui l'ont vue n'est revenu pour nous en parler, et plus d'un qui voulait la voir est tombé sur la route, frappé par des mains suspectes. Laing qui se disait hautement chrétien, Douls qui se déclarait comme Rohlf, médecin musulman, ont péri dans le Sahara après l'avoir traversée. Les pères blancs ont été hachés par des Touareg qui s'étaient chargés de les y conduire : Palat a été poignardé par son guide. Elle est funeste et tue de loin comme une plante vénéneuse. Elle se réjouit hautement de notre sang qui coule autour d'elle.

C'est chez elle que le massacre de la mission Flatters a été tramé ; nous en avons la preuve sûre. Elle a sur elle toutes les traces ineffaçables et inoubliables de ce drame auquel il n'a manqué qu'un Eschyle : Flatters percé de coups de lance, Masson abattu d'un coup de sabre, les deux jambes tranchées, Dianous empoisonné, Pobeguin mourant de soif après avoir mangé de la chair humaine.

D'ailleurs aucune entente possible avec elle, un soir que Soleillet s'était présenté subitement devant un de ses faubourgs au nom d'une chambre de commerce avec une audace et une naïveté presque touchantes, tout ce qui représentait quelque chose dans son sénat s'était réuni en hâte et lui avait fait répondre que, s'il était encore visible dès l'aurore, il serait tué. Soleillet avait eu raison de fuir.

Derrière la ligne noire des palmes, six villages inégaux bâtis avec des briques grises entourent une lagune ovale, toute couverte d'une nappe blanche. La terre y sue du sel. Autant de villages, autant de forteresses grossières et fragiles, mais percées de meurtrières. Les jardins qui les flanquent sont des palissades de colonnes qui montent dans le ciel comme celles de nos cathédrales. Le flamboiement du soleil illumine la lagune ; le vent violent du désert la fouette comme un champ de neige et fait fumer les murailles poussiéreuses ; sous les panaches bruissant de palmes, une forêt de pêcheurs, d'abricotiers, d'orangers chargés de fleurs et de fruits, de grenadiers tout rouge, baignent leurs racines dans les ruisseaux d'eau courante où viennent boire des tourterelles, et des champs d'orge alternent avec des carrés d'indigo, de henné et de chanvre. L'indigo et le henné servent à la parure des femmes dont les paupières et les joues sont bleues, les mains et les pieds rouges : le chanvre procure aux hommes la lourde ivresse de l'opium. Tous les puits des jardins communiquent entre eux par des galeries souterraines, et c'est vraiment un chef-d'œuvre que ce réseau liquide circulant dans le sol au-dessous de ces merveilles végétales, comme les artères et les veines dans le corps humain.

La plus grosse des forteresse se dresse à droite de la lagune, quand on regarde le Nord. Elle s'appelle Château-Vieux, Ksar el Kébir, et non loin apparaît seule une grande maison crénelée. Là réside le Médicis ou le Borgia de ces six républiques confédérées sous le nom d'In-Salah, et de leurs annexes . Il compte encore pour vassal, à l'Est et à l'Ouest, Foggaret ez Zoua avec le groupe d'Igosten, Tit et Ingher. Il se nomme Sî el Hadj el Mahdi Ould el Hadj Abd el Kader Badjouda, des Aloulâd Ba Hammou. C'est un seigneur encore jeune. Il descend, comme tous les Aoulâd Ba Hammou, de la tribu des Beni Hilal, une des trois hordes arabes qui ont envahi l'Afrique du Nord au onzième siècle. Bandits mercenaires, ses ancêtres se sont loués à tous les princes berbères qui s'y combattaient, puis leur ont arraché des morceaux de leurs royaumes.

Comme eux il méprise absolument la terre et toute la gent serve qui la cultive, il protège le commerce, il craint les religieux, il n'estime au fond que la noblesse de poudre et d'épée, il se défie de ses frères, il a peur de ses cousins sans scrupules comme lui. Son père lui a laissé en mourant une succession difficile. Dans l'Ouest, le sultan de Fez et de Maroc, Mouley Hassan, lui offrait une amitié dangereuse ; dans l'Est, la confrérie intransigeante des Snoussiya mettait

son influence à son service, s'il voulait travailler pour elle ; dans le Nord, les chrétiens descendus de Laghouat au Mezab menaçaient de pousser plus loin. Il s'est jeté dans les bras des Snoussiya et a commencé par interdire le tabac et le café dans son entourage, puis il s'est fait nommer *moqaddem*, c'est à dire lieutenant, de Sid Mohammed el Mahdi ben Ali es Senoussi, fils du fondateur de l'ordre, qui fait conspirer tout le Sahara, depuis la Triplolitaine jusqu'au Niger, contre le monde civilisé. Il s'est inféodé au royaume des élus pour garder sa puissance et ses biens sur la terre. Il est à la fois évêque et prince ; il distribue des grâces et des amendes, et, quand il sort de son bordj, vêtu de noir et de rouge, masqué de noir comme les Touareg, chaussé de bottes rouges, les paupières bleuies selon le rite coranique, mais la tête ceinte de la tiare des cavaliers, les misérables qui baisent le bas de sa robe le vénèrent et le craignent tout ensemble comme un saint et comme un tyran.

Il n'est encore vraiment ni l'un ni l'autre.

A côté de lui, des hommes aux visages maigres, pommettes saillantes et dents de loup, s'avancent d'un pas lent sous de longues blouses noires ou grises, et leurs têtes sont serties de bandelettes dorées, à demi-couvertes de flocons de soie bleue. D'autres, rejetant les pans de leurs lourds manteaux sur leurs épaules, laissent voir des vestes bleues ou rouges, agrémentées de passementeries d'or, et de ceintures de soie dans lesquelles sont passés des pistolets aux pommeaux d'argent. Leurs bottes rouges sont brodées d'or et armées de longs éperons de fer. Ils sont de haute taille, et agrandis encore par leurs coiffures de corde qui retiennent de blancs voiles de femmes encadrant leurs barbes noires. Ce sont les guerriers Ba Hammou, les maîtres réels du désert qui enveloppe le palais de leur cousin. Ils possèdent dans les bourgs des maisons et des magasins qu'ils n'occupent jamais : ils aiment mieux vivre dans la solitude, sous leurs grandes tentes rayées, avec leurs troupeaux et leurs serviteurs.

Des religieux les suivent laissant pendre leurs bras allongés sous des burnous tout blancs. Leur tête n'est ceinte que d'une cordelette grise, leurs pieds ne sont chaussés que de savates jaunes ; ils ne portent jamais d'or, ni de soie, ni de fer. Leur teint est pâle, leur barbe grêle, leur œil terni, et cependant ils commandent loin, eux aussi, plus loin peut-être.

Ils savent les secrets des deux mondes, les remèdes qui guérissent les blessures mauvaises, les incantations qui émoussent les épées, les signes qui, tracés sur des écorces et portés dans des sachets de cuir, rafraîchissent le sang qui brûlé par la fièvre, rendent la vue aux aveugles et la jeunesse aux vieillards, les paroles qui dissipent les vertiges et chassent les démons, les sorts qui stérilisent les troupeaux et dispersent les armées, les prières qui assurent aux misérables les jouissances surhumaines du Paradis.

Ils sont le conseil de Dieu, et quelques-uns même vont tous les ans à travers les airs, se réunir aux Saints des temps passés pour régler le destin du monde, tandis que leurs corps restent ici-bas dans l'attitude de la prière trompant les mortels.

Ils sont riches, d'ailleurs, sur cette pauvre terre, très riches, et seigneurs, eux aussi, de villages entourés de palmes. Ils auraient en cas de besoin d'autres armes que les foudres divines pour se défendre, de bons fusils et de la poudre entassée dans des caves profondes, sous les hauts minarets coniques d'où leurs chanteurs appellent à la prière le monde de l'Islam.

Puis voilà les marchands lourds et arrondis sous des burnous blancs comme ceux des moines, mais vêtus en dessous de drap brodé d'un peu d'or, comme les guerriers, craintifs et orgueilleux, toujours tremblant pour leurs richesses dont personne ne sait le chiffre, redoutables dans leurs maisons épaisses et bien fermées, le tromblon à la main, derrière les trous de leurs fenêtres.

Il y a là de fins visages d'Arabes, et surtout des faces larges de Cananéens aux barbes de jais, aux joues d'ivoire, aux yeux d'émail, qui sont bien les plus surprenant de tous dans ce mélange d'hommes. Leurs lointains ancêtres cultivaient la vigne et le palmier dans la banlieue de Tyr, quand les Israélites étaient encore en Egypte et bâtissaient des villes pour Sésostris ; ils se sont battus contre Josué ; la Bible est pleine de leur résistance et de l'exécration de leur culte des pierres levées sur les hauts lieux. Ils aiment toujours les jardins pleins de beaux fruits, partagés par de petits murs, et verdoyants sous le ciel aride ; ils connaissent surtout les routes du désert par lesquelles viennent la gomme, l'or et les esclaves, comme les Phéniciens savaient trouver à Thasos et dans les lointaines Cassitérides le cuivre et l'étain qu'ils vendaient aux barbares à l'âge de bronze. Ils pullulent dans le Touât. Ce rameau de l'humanité, coupé en Orient il y a vingt-six siècles, et jeté sur le sol de l'Afrique y a pris racine et pousse ses fleurons jusqu'au bord de l'Atlantique, à Mogador.

Tous ensemble, marchands, prêtres et nobles, sont l'Etat dont Badjoua n'est la chef qu'en apparence. Ils le conseillent, ils le tiennent par la force brutale, le respect et l'argent. Ils ont leurs assemblées souveraines, les uns devant leurs tentes sur quelque tertre sablonneux, les autres dans l'ombre de leurs couvents, les autres enfin dans leurs grossières maisons communes près des portes de leurs villages aux fortes murailles. Ils s'y querellent à leur aise et s'y rangent en partis qui s'exècrent.

C'est à peine s'ils ont une patrie. La seule passion qui les anime est un amour éffrené de l'indépendance. C'est à peine s'ils forment un peuple. Ils se distinguent toujours les uns des autres comme des blocs de pierre mal cimentés dans une muraille de l'Islam.

Peu nombreux d'ailleurs, ils ne sont en somme qu'une bande hétérogène d'aristocrates nourris par des esclaves et des serfs.

Des esclaves, ils en ont tous. Le plus petit marchand qui vit comme un ermite dans sa mesure de terre consacre son premier gain à acheter un homme noir, et, quand il n'en veut plus, il le remet en vente au marché avec la vieille ferraille. Allah lui-même, disent les marabouts, a donné là un signe évident. Il a distingué les noirs du reste des hommes par leur couleur pour indiquer qu'ils peuvent être réduits en servitude. Les serfs sont peut-être plus nombreux que leurs maîtres. Mulâtres accrus de misérables tombés dans la détresse et forcés de se louer jusqu'à leur mort pour vivre, ils travaillent la terre et sont méprisés comme des forçats.

Toutes les merveilles des oasis, les canaux souterrains, les forêts de palmes, les bosquets de grenadiers et d'orangers sont l'œuvre de leurs mains, comme les moissons de la Beauce et les vignes de la Bourgogne sont celle des paysans de la France ; mais ils n'en retirent pour eux que quelques poignées de dattes sèches, un morceau de natte pour s'étendre et un lambeau d'étoffe pour se vêtir. Rivés à la glèbe, ils sont cédés avec elle. Le moyen âge est là tout entier, conservé vivant, avec son insouciance brutale de la dignité de l'homme, ses fermentations de révolte et ses dures lois, ou plutôt c'est là une réduction grossière du monde le plus antique, de Sparte ou d'Athènes primitive, voire même des cités de briques de la Chaldée qui dorment sous leurs dunes de sable depuis la chute d'Assur.

Il semble que Dieu les ait créés tout exprès pour qu'ils nous haïssent. Musulmans fanatiques, sémites de toutes les nuances, esclavagistes, hommes anciens et presque immuables sur le seuil de l'humanité, ils sont en lutte contre nous par antipathie de race, de religion, de temps même ; car on dirait que les siècles sont ennemis comme les peuples, quand ils se rencontrent ; mais il y a plus encore.

Tout ce qui nous déteste dans le désert, tout ce qui nous y craint, tout ce qui s'effraie par avance de nous y voit creuser des puits, aplanir des routes, ouvrir enfin à la civilisation moderne ce grenier de chair humaine qu'on appelle le monde noir, les dresse contre nous comme un obstacle, les prêche sans cesse, les encourage et les excite jusqu'à la folie.

Elles tendent toutes vers leur lagune salée et leurs bourgades de terre, comme les vaisseaux de la légende attirés par l'île d'aimant, les caravanes de Ghadamès qui vont porter jusqu'au sud du Maroc les verroteries de l'Italie, le thé et le calicot de l'Angleterre. Elles passent loin de nous par le travers au sud de Ouargla évitant de toucher un seul point de la terre des infidèles, et toujours des puritains de Djerboub s'y mêlent aux marchands de la Tripolitaine.

Ceux-là sont chargés de révolte universelle, de projets panislamiques et d'invitations à la guerre sainte.

Pendant un mois de marche le long de la Tunisie et de l'Algérie, comme des navigateurs qui suivent une côte ils maudissent la France, et quand ils descendent à Ksar el Kébir, leur premier mot est : « Prenez garde à la France, haïssez la France. » c'est la pure doctrine de Senoussi, leur maître, et il est à penser qu'ils sont bien reçus par Badjouda, son *moqaddem*.

Là se rendent, venant du Niger, des caravanes conduites par des Touareg voilés de noirs et armés de lances aïgues. Elles apportent de Tombouctou des peaux de bœuf, des dépouilles d'autruche, de l'indigo, de l'or. Elles traînent derrière elles, à travers les effroyables solitudes, un long troupeau d'hommes, de femmes et d'enfants esclaves. Les Touareg poussent leur bétail, chameaux de course et chameaux de charge, ânes et hommes dans les grandes cours carrées que leur réservent leurs hôtes, appuient leurs lances contre les murs et s'assoient à terre.

Alors ils racontent qu'ils ont vu, à l'autre extrémité du Sahara, sur le Niger, passer un navire qui vomissait du feu et portait des hommes armés. Ils les ont poursuivis de leurs cris, et ils ont fui ; mais ils reviendront en force l'année prochaine, et alors la France sera à Tombouctou, et quand elle y sera elle interdira le commerce des esclaves, et In-Salah tombera dans la misère. N'est-il donc pas temps de s'armer contre l'ennemi irréconciliable dont la vengeance est proche ? « Souvenez-vous de Flatters. »

Là enfin aboutissent les caravanes de l'Ouest parties du pied des montagnes neigeuses qui dominant Maroc et Fez. Comme celles de Ghadamès, elles apportent des marchandises anglaises ; elles y ajoutent des tapis et de l'orge cultivée par les berbers. Elles aussi sont suivies par des dévots pauvres et des ascètes aux joues creuses qui vont en sens inverse visiter les sanctuaires de l'Islam ; mais il s'y mêle une espèce nouvelle, agents de l'Allemagne et de l'Italie, courtiers véreux, futurs caïds, affamés et hardis comme des chacals, qui s'entendent à merveille avec les fanatiques de la Tripolitaine. Ils ont passé par Deldoun et vu Bou Amama qui se fait gloire d'avoir massacré des Espagnols et tenu tête à nos colonnes ; ils ont traversé Timiimoun où Mouley Hassan a déjà détaché quarante cavaliers de sa garde noire. Quand ils entrent dans In-Salah, c'est le Maroc qu'ils y amènent avec la Tripole-Alliance, et les voilà sur les marchés, poussant à l'action, invectivant les timides, dénonçant les suspects et murmurant à l'oreille des exaltés, non plus : »Défiez-vous de la France », mais : « A bas la France ! Sus aux Français ! »

Et maintenant, capitaine, que vous avez de loin les têtes des palmiers de la bourgade maudite, tournez bride avec votre escorte, et reprenez la route du Nord. On n'entre pas encore, on entre moins que jamais à In-Salah.

(Supplément littéraire du Figaro, 31 octobre 1891)